Ami du Clergé du 3 novembre 1938

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du dimanche. — LXIV. *24e Dim. après la Pentecôte :* La fin des temps, 593.
Courtes instructions sur le Symbole. — LXIII. La résurrection de la chair : sa réalité, 594. — LXIV. L'état des corps ressuscités, 597.
Pour la fête de S. Stanislas Kostka. — Les leçons de sa vie, 600.
Les Saints Patrons. — *Sainte Cécile, Patronne des musiciens :* Le pieux usage qu'elle a fait de ses talents musicaux, 601.
Pour la fête de sainte Cécile. — La musique est une prière et un apostolat, 603.
Pour la Présentation de la T. S. Vierge. — I. Les enseignements de cette fête, 604. — II. *Dans un Petit Séminaire :* Marie au Temple, 606.
Allocutions de mariage. — VI. Remerciez, promettez, 607.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

LXIV

24e Dimanche après la Pentecôte

LA FIN DES TEMPS

Mes frères,

Cette page de l'Evangile, qui clôt le cycle des fêtes liturgiques, se présente sous un aspect tout à fait sombre et lugubre. Il n'y est question que d'événements redoutables ; on n'y entend que le bruit des désastres et des catastrophes ; et sur tout cela plane comme un nuage d'épouvante et d'effroi.

Quel est donc le sens de ces prédictions menaçantes ? Quelle est la portée de ces terribles prophéties ?

I

Dans l'intention de Jésus, l'objet premier et immédiat, c'est la ruine politique des Juifs, c'est la destruction de la Ville sainte et l'écroulement du Temple, symbole de l'alliance divine, centre de la théocratie.

On était au second jour de la Grande Semaine, la dernière de la vie mortelle du Sauveur, la semaine du Crucifiement et de la Passion. Jésus suivi des Douze gravissait la colline des Oliviers. De là, à cette heure se découvrait un panorama splendide. Jérusalem, fièrement assise derrière ses remparts invincibles, rayonnait de puissance et de gloire. Au sommet et couronnant la ville, le Temple, la grande merveille juive, dont le soleil couchant incendiait tous les ors et faisait resplendir au loin la profusion des marbres précieux.

Les Apôtres cherchaient à tourner de ce côté l'attention de leur Maître. Mais lui, tout entier à des soucis qui le hantaient, jeta vers la ville un regard de tristesse apitoyée et laissa tomber de ses lèvres la sentence inexorable : « En vérité, en vérité, je vous le dis, un jour viendra où de tout cela il ne restera pas pierre sur pierre. »

Laissez passer seulement quarante années, m. f., et déjà les faux prophètes soufflent sur le peuple un vent de sédition et de révolte qui secoue violemment l'unité morale des Juifs ; de toutes parts retentissent les cris de guerre et les cités se déchirent en des luttes fratricides ; les grands fléaux célestes réitèrent leurs apparitions : la peste, la famine, les terreurs d'en-haut désolent la contrée ; enfin la Ville sainte se voit cernée entièrement par les armées de Rome, l'implacable ennemie : c'est le siège avec ses horreurs prolongées, la famine et tout ce qui s'ensuit ; c'est la prise de la ville et l'incendie du Temple. La destruction commence et marche bientôt d'une allure précipitée ; quelques années encore et le gouverneur romain promènera la charrue sur l'emplacement du Temple, que pas une main par la suite, si puissante fût-elle, fût-elle même celle d'un empereur, n'a pu relever de ses décombres.

La prophétie est entrée désormais dans le domaine du fait historique, et avec quelle rigoureuse exactitude elle s'est réalisée ! Le vainqueur lui-même n'y pouvait croire, au dire de l'historien Josèphe. Titus, de son côté, s'écriait tout étonné de son rapide succès : « Vraiment, c'est Dieu lui-même qui a combattu pour nous. »

Etrange aveu, m. f., que celui-là. Le peuple juif n'est-il plus le peuple de la grande promesse, le porte-parole de Dieu à travers le monde ? Parmi les nations idolâtres n'est-il plus le dernier boulevard de la pure vérité et des saines croyances ? N'est-ce pas dans son flanc que le Verbe de Dieu a puisé le sang et tiré la chair de sa nature humaine ?

Hélas ! ce peuple n'est plus que le peuple ingrat et réprouvé qui porte au front, à jamais indélébile, le stigmate de son déicide. Pour réaliser ses conseils, Dieu l'avait élu et prévenu de faveurs spéciales ; infidèle à sa mission, Dieu le délaisse et le brise comme l'artisan rejette et brise l'outil qui ne peut plus servir.

Toutefois, n'allez pas croire que c'en soit à jamais fini des rapports de Dieu avec l'humanité. Voyez plutôt : les ruines de la ville déchue s'éclairent d'une radieuse aurore. La Synagogue a vécu, la charte de l'ancienne alliance est déchirée ; mais un pacte nouveau vient d'être scellé. Voici paraître l'Eglise, héritière des promesses éternelles, messagère du Christ et chargée par lui de porter dans l'univers le flambeau de la vérité.

L'ancien culte, inféodé à un seul peuple, identifié à sa vie, était restreint aux limites d'une étroite région ; la nouvelle alliance ne connaîtra pas de frontières, elle aura pour mission de convier tous les peuples à la fraternelle société de la foi. Œuvre immense assurément, œuvre bien difficile aussi.

L'Eglise apporte la paix, et sa présence déchaîne la guerre ; l'Eglise propose la vérité, et l'erreur s'acharne à obscurcir les esprits : persécutions, hérésies, obstacles de toutes sortes s'efforcent d'entraver ses pas, de retarder ses progrès.

Cependant, forte de la parole de Jésus, elle s'avance pas à pas, elle s'avance encore, et elle ira ainsi, par le calme ou la tempête, jusqu'au jour où la bonne nouvelle, où la parole du Christ aura retenti aux derniers confins de la terre. Alors, c'est le texte sacré qui le dit, alors ce sera la consommation finale.

II

La consommation finale, tel est, m. f., le second objet de notre évangile.

En dépit des rêveries de certains esprits, notre univers, vous le savez bien, n'a pas reçu des destinées éternelles. Tout comme l'organisme humain, il s'épuise lentement, et quand il aura fourni à ses habitants les réserves de ses énergies cachées, quand il aura prêté son concours à l'œuvre surnaturelle et divine, intellectuelle et morale, son rôle sera achevé, il n'aura plus de raison d'être. La grande machine, admirable dans son ensemble autant qu'elle est parfaite dans ses détails, la grande machine s'abîmera dans la ruine.

Ce sera le grand et suprême cataclysme, l'effondrement non plus d'une ville, mais de toutes les cités, non plus d'un seul royaume, mais de tous les Etats, de la création tout entière.

Jésus, dont la pensée brave le temps et l'espace et qui sait lire par delà les siècles au fond de l'avenir le plus reculé, Jésus en a crié l'annonce à toutes les générations, et la catastrophe des Juifs nous est un sûr garant que sa parole ne reste jamais inefficace.

Aussi bien, quand l'heure sera proche, Dieu donnera l'alarme à ses élus par des signes dont l'éclat et la terreur dépasseront tout ce que les hommes ont jamais aperçu de plus effrayant.

Et puis les vertus des cieux seront ébranlées, les éléments seront confondus, et les mondes déracinés s'écraseront dans des chocs indescriptibles.

III

Le dernier acte du grand drame va donc se dérouler. Souvent, ici-bas, au milieu des obscurités qui l'étreignent, sous les coups des injustices triomphantes, en face de la vertu foulée aux pieds par le vice impudent, l'homme se trouble et d'un regard anxieux interroge le ciel, dont le silence l'étonne et la patience le scandalise. Il faut que les droits de Dieu soient vengés, il faut que la conscience humaine soit satisfaite, il faut que la lumière se fasse et qu'elle soit éclatante.

Le Fils de Dieu paraît dans le ciel, escorté de sa puissance et de sa majesté. Il vient justifier la Providence divine ; il apporte cette lumière que réclame la raison.

La lumière, elle va se faire *sur les âmes* d'abord. Sans doute, dans un jugement privé, intime, caché, l'âme de chaque individu s'est vue déjà telle qu'elle était au sortir du corps. Mais ce jugement, il faut maintenant qu'il devienne public. Il faut la grande exposition, la revue solennelle des âmes glorieuses et des âmes réprouvées, afin que l'on voie bien que Dieu ne dormait pas autant qu'il paraissait ; afin que l'humanité connaisse sa miséricordieuse bonté, les secrets de son indulgence, la rigueur de sa vengeance; afin que les uns par leurs cris de douleur, les autres par les enthousiasmes de leur félicité, proclament l'éternelle sainteté de Celui qui les a faits.

La lumière, elle se fera aussi *sur les peuples*. Chaque nation, m. f., est créée pour un but spécial, chaque peuple a une mission particulière à remplir. En proportion qu'il garde les règles de l'équité, il grandit et prospère ; mais il s'étiole et finit par périr, quand il ne réalise pas sa vocation. Présentement, ces mystères échappent à la faiblesse de notre courte vue ; à la clarté de l'éternité, nous démêlerons sans peine les causes profondes de la grandeur et de la décadence des nations.

Enfin la lumière se fera aussi *sur l'œuvre divine elle-même* et dans toute son étendue. L'idée et l'accomplissement de cette œuvre sublime, le gouvernement divin, la place de chaque être et de chaque société dans la pensée de Dieu, le rôle de Jésus-Christ et l'action de l'Eglise, tout en un mot deviendra manifeste. Il faut que les ombres disparaissent et que la Sagesse divine resplendisse ; il faut que toute la création acclame le grand Ouvrier. Dieu se doit cette joie, et tandis que les maudits retomberont dans leur supplice, les élus extasiés par cette vision s'écrieront dans un concert unanime : « *Bene omnia fecit,* Dieu a bien fait toutes choses » ; ils répèteront les paroles du prophète : « *Omnia in sapientia disposuisti,* oui, ô Dieu, nous le confessons, toutes vos œuvres sont marquées au coin de la plus étonnante sagesse. »

* *

M. f., cette austère pensée de la fin de toutes choses contraste singulièrement avec les préoccupations banales et frivoles de beaucoup trop de nos contemporains. Elle les trouble comme un remords et empoisonne leurs plus douces jouissances. Autant qu'ils peuvent, ils la repoussent et en détournent leur attention.

D'autres, au contraire, attendent sans frémir et escomptent avec joie le jour où la vérité se montrera dans la splendeur de sa beauté. Ce sont ceux qui courbent le front sous l'effort de l'injustice ou subissent sans réplique les coups soudains de l'infortune; ce sont ceux qui, dans l'ombre et sans éclat, portent le poids du jour et travaillent en toute conscience à opérer le bien.

Vous serez, m. f., de ceux que n'effraie point la perspective du jugement dernier.

Vous en serez, si vous établissez solidement dans vos âmes les vertus naturelles ; si vous savez ne jamais forfaire à la droiture, à la loyauté, à l'honneur.

Vous en serez, si, sur cette base inébranlable, vous faites croître et s'épanouir largement les habitudes surnaturelles qui sont l'apanage des disciples du Christ.

Vous en serez, en un mot, si vous êtes et si vous vous montrez toujours et sans restriction de véritables chrétiens. Ainsi soit-il.

FIN

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE SYMBOLE

LXIII

LA RÉSURRECTION DE LA CHAIR : SA RÉALITÉ

Mes frères,

Une doctrine pleine à la fois de consolation et d'espérance nous est proposée par ces quelques mots du Symbole : « Je crois en la résurrection de la chair. » La perspective assurée de revivre, de voir se réunir un jour notre corps à notre âme, ne peut que nous causer du bonheur. Elle mérite d'être considérée avec soin, et c'est pourquoi nous nous appliquerons à démontrer sa *certitude* d'abord, et puis ses sublimes *modalités*.

Nous allons voir aujourd'hui la *réalité* de cette résurrection, c'est-à-dire : 1° en quoi consiste la résurrection de la chair, et quelle position a été prise à cet égard par les différentes doctrines humaines ; 2° les affirmations indiscutables de l'Ecriture à ce sujet ; 3° les arguments rationnels qui les appuient.

I. — *La résurrection de la chair en général*

Avant toute chose, apportons une précision nécessaire. Nous n'avons pas à envisager actuellement la question de savoir si notre âme est immortelle : ce point-là sera établi quand nous parlerons de la vie éternelle. Pour l'instant, il s'agit simplement de nous demander quelle est la destinée promise à nos corps.

1. Que ce destin soit d'abord celui du *trépas*, la chose est de toute évidence. Le corps n'est qu'un assemblage organique d'éléments fort divers dans une combinaison appelée à se dissoudre. Tout ce qui est matériel est corruptible, et la chair humaine n'échappe pas à cette règle générale. Si donc nous nous en tenons aux simples données de l'expérience, nous ne pourrions conclure à autre chose qu'à la nécessité pour nous de mourir.

2. Mais cette idée nous révolte si fort que nous cherchons à réagir contre elle ; nous nous demandons avec passion, avec angoisse, s'il n'y aurait pas quelque possibilité, après l'épreuve de la mort, d'une certaine survie ou même d'un retour à la vie. On a émis là-dessus beaucoup d'hypothèses aussi fantaisistes que fausses; il faut pourtant se persuader que ni le spiritisme ni les autres théories ne conduisent à une véritable résurrection. Pour qu'il y ait *résurrection*, en effet, il ne suffit pas de présenter soit un ectoplasme, soit des apparences plus ou moins fantomatiques. La résurrection proprement dite exige plusieurs rigoureuses conditions.

Elle doit être d'abord une réelle mutation, et non pas une création nouvelle. Supposons que Dieu anéantisse tous les hommes qui existent actuellement et fasse surgir à leur place un nombre égal d'hommes que sa puissance tirerait du néant : il n'y aurait pas résurrection. Il y aurait simple substitution, car ce ne serait pas les êtres antérieurs qui seraient transformés.

En outre, la mutation dont nous parlons doit être substantielle. Non pas, certes, que la substance humaine qui ressuscite soit intrinsèquement modifiée, car alors nous retomberions dans l'hypothèse que nous venons de rejeter à l'instant. Mais le changement doit être substantiel en ce sens qu'il doit affecter le corps entier et non pas seulement telles ou telles de ses parties. Le retour à l'activité d'un membre ou d'un organe isolé ne serait pas plus une résurrection qu'il n'aurait de raison d'être. Au contraire, un individu était mort, le voici qui vit de nouveau : nous pouvons dire qu'il est ressuscité.

La résurrection suppose que celui qui en est l'objet avait existé antérieurement et qu'il était, en quelque sorte, tombé dans un état de corruption, ne fût-ce que par la séparation de sa matière d'avec son souffle vital. On ne ressuscite pas ce qui n'existe point, pas plus qu'on ne ressuscite ce qui vit. La mort préalable est une condition essentielle du phénomène que nous analysons.

Enfin, — et ce détail capital est celui qui a soulevé le plus de difficultés, — il est indispensable qu'il y ait identité entre l'être qui ressuscite et celui qui existait auparavant. — Que cette identité doive être spécifique, c'est-à-dire que celui qui vit à nouveau doive appartenir à la même espèce animale qu'auparavant, cela est clair. — Mais il faut, de plus, que le corps qui retourne à la vie soit numériquement le même que celui qui avait trépassé. L'homme doit ressusciter avec *son* corps, avec le corps qu'il possède actuellement, et non pas avec une chair qui jusqu'alors lui eût été étrangère.

3. La notion de la résurrection corporelle ainsi précisée, il nous reste à examiner si les hommes l'ont crue *possible*. Sans entrer dans l'interminable détail de toutes les théories qui ont été émises à ce sujet, bornons-nous à les grouper en trois catégories générales.

Les matérialistes des différentes sectes, dans tous les âges et dans tous les pays, s'accordent pour nier cette possibilité. En cela, m. f., ils sont logiques avec eux-mêmes. Mais on a assez souvent fait remarquer que leur système se réduit à ravaler l'homme au rang de la bête. Nous n'avons donc pas à insister ; bornons-nous à observer que ces gens-là ne représentent qu'une infime partie de l'humanité.

Extrêmement plus nombreux sont ceux qui ont aspiré à une certaine reviviscence des corps, mais sans pouvoir bien la définir. Ainsi les païens des antiquités latine, grecque et orientales, qui parlaient du double ou des ombres du mort ; ainsi les naïfs qu'épouvantaient les revenants ; ainsi les médiums modernes qui cherchent à faire voir des formes imprécises dont certains ont dit — ce qui est absurde — qu'elles tiendraient le milieu entre l'esprit et la matière. Cette indétermination nous obligera d'ailleurs à revenir sur leurs théories, quand nous aurons à parler de l'immortalité de l'âme.

En face de leurs affirmations hésitantes et obscures, se dresse l'explication donnée par le catholicisme. C'est la seule sûre, la seule nette, la seule satisfaisante, parce que, seule, elle superpose à la faiblesse de la raison la force et la clarté de l'infaillible parole de Dieu.

II. — *La doctrine catholique*

La foi proclame bien haut que nos corps doivent ressusciter. Elle se base, pour cela, sur les textes les plus indiscutables de l'Ecriture Sainte.

1. Dieu n'a pas attendu la révélation de la nouvelle Loi pour faire connaître cette vérité si importante. Dans l'Ancien Testament, nombreux sont les passages qui s'y réfèrent ou qui l'annoncent explicitement. Dans l'impossibilité de les citer tous, nous allons indiquer seulement les principaux.

Voici d'abord la grandiose vision d'Ezéchiel, que le Seigneur a transporté dans une immense plaine remplie d'ossements desséchés. Jehovah, par son prophète, crie à ces squelettes épars : « Je vais introduire l'esprit en vous, et vous vivrez. » Et soudain les morts se redressent pour former une armée innombrable. Sans doute, ce que Jehovah veut indiquer principalement là, c'est la renaissance d'Israël après ses défaites. Mais ce tableau implique très certainement et très visiblement le dogme de la résurrection de la chair au dernier jour, car, ainsi que l'exprime fort bien un exégète protestant, « un tel symbole ne pouvait avoir de valeur que pour ceux qui étaient familiarisés avec l'idée qu'il exprimait. »

Daniel est plus direct et plus affirmatif : « Ceux qui dorment dans la poussière de la terre, dit-il, se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, et les autres pour l'opprobre qu'ils verront toujours. » Que veut-on de plus explicite et de plus clair ?

Isaïe lui fait un écho lyrique lorsqu'il s'écrie au nom de l'Eternel : « Vos morts revivront ; mes enfants tués ressusciteront ; réveillez-vous et louez Dieu, vous qui habitez la poussière ! »

Qu'il nous soit permis de citer intégralement les

magnifiques versets du livre de Job qui apportent des précisions nouvelles dans le débat. Le patriarche, accablé de maux et désabusé de toutes les illusions terrestres, ne met plus son espérance que dans l'au-delà, « car, dit-il, je sais que mon Rédempteur est vivant et que je ressusciterai de la terre au dernier jour, et que je serai de nouveau revêtu de ma peau et que, dans ma chair, je verrai mon Dieu. Je le verrai moi-même, et non un autre, et mes yeux le contempleront. Cette espérance repose dans mon sein. » On le voit, ce n'est pas seulement l'immortalité de l'âme qui est ici proclamée, mais encore, et de la façon la plus énergique, la résurrection des corps.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les Hébreux aient accordé la plus ferme croyance à une vérité si fréquemment promulguée. Aussi le second des sept frères Macchabées, martyrisés pour leur foi, exprimait-il la conviction de tout son peuple lorsque, au moment d'expirer, il criait à son persécuteur : « Tu nous perds pour la vie présente ; mais le Roi du monde nous ressuscitera pour la vie éternelle, nous qui serons morts pour ses lois. »

2. Si maintenant nous passons au Nouveau Testament, nous y trouverons le même dogme de la résurrection de la chair soutenu tout aussi fermement.

A plusieurs reprises, Notre-Seigneur lui-même le proclame et y insiste. Un jour qu'il controversait avec des Hérodiens et des Pharisiens qui croyaient l'embarrasser en lui posant un cas de conscience ridicule, il se référa au livre de l'Exode pour leur répondre : « Pour ce qui est de la résurrection des morts, n'avez-vous pas lu ce que Dieu vous a dit : Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob ? Or Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants. »

En d'autres circonstances il formula des promesses plus indiscutables encore : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang aura la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour, » annonça-t-il à Capharnaüm. — Une autre fois, après avoir guéri un paralytique, il avait appuyé sur la même doctrine, et répondu à ses adversaires : « De même que le Père ressuscite les morts et les vivifie, de même aussi le Fils vivifie ceux qu'il veut... L'heure vient où les morts entendront la voix du Fils de Dieu et vivront... L'heure vient où tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui auront fait le bien en sortiront pour la résurrection de la vie ; mais ceux qui auront fait le mal en sortiront pour la résurrection du jugement. »

Quand le Christ fut remonté à la droite de son Père, les Apôtres qu'il avait laissés ici-bas pour diffuser son Evangile ne négligèrent point de rappeler cette surhumaine espérance. Ce fut surtout S. Paul qui eut l'occasion, au moins par écrit, de développer cet enseignement. Il s'était formé dans l'Eglise de Corinthe un certain groupe de spiritualistes qui, sous l'influence des vieilles erreurs païennes dont ils restaient encore imprégnés, refusaient d'admettre la résurrection de la chair. Le Docteur des Nations ne pouvait tolérer une erreur qui tendait à détruire d'abord le principe de l'immortalité de l'âme, puis indirectement toute la religion chrétienne. Aussi, dans la 1re lettre qu'il adressa aux Corinthiens, s'empressa-t-il de démontrer longuement cette partie de la Révélation. Son premier argument fut celui de la résurrection même de Notre-Seigneur. « Nous devons tous revenir à la vie, écrit-il en substance, parce que la résurrection de Jésus est la cause exemplaire de la nôtre : l'Eglise tout entière est un corps mystique, et du moment que la tête est ressuscitée, il est impossible que les membres, c'est-à-dire nous tous, ne participent pas au même bienfait. » Puis l'Apôtre souligne les conséquences désastreuses qu'entraînerait la méconnaissance de ce grand fait historique : toute la prédication apostolique deviendrait fausse, et il serait vain pour les fidèles d'espérer le salut ; les bonnes œuvres, les mortifications, les sacrifices resteraient inutiles ; la rédemption entière s'effondrerait. La foi en la résurrection entraîne au contraire la certitude de l'éternité, la confiance dans le triomphe de la béatitude ; elle jette une lueur magnifique sur les mystères de l'avenir.

On comprend qu'après cela la Tradition de l'Eglise se soit maintenue immuable à travers les siècles. Les Pères, les Docteurs l'ont tour à tour illustrée de leur éloquence et de leurs lumières. Enfin le 4e Concile du Latran tint à définir irrévocablement le dogme qui nous occupe et il le fit en ces termes : « Tous les hommes ressusciteront avec le propre corps qu'ils ont en ce monde, afin de recevoir la sanction de leurs œuvres bonnes ou mauvaises. » Ainsi se trouve assurée à la fois la résurrection de la chair elle-même et son extension à tous les humains.

III. — *Les arguments rationnels*

Au surplus, l'intelligence réclame cette résurrection corporelle, à laquelle les peuples anciens aspiraient sans pouvoir bien la connaître.

Sans doute notre raison, à elle seule, est impuissante à la démontrer, car il s'agit là d'une question qui dépasse les limites de l'étroit domaine dans lequel elle est confinée. Mais elle peut au moins expliquer que ce phénomène splendide est possible à l'autorité divine, et qu'il est même opportun et convenable que le Seigneur l'ait prévu dans son plan providentiel. Son argumentation devient plus aisée, une fois connue la révélation céleste, et si elle n'ajoute rien à notre certitude fidèle, elle rend au moins cette belle idée plus accessible, même aux plus humbles esprits.

Aussitôt qu'on a reconnu que Dieu a pu tirer le monde du néant, on doit reconnaître qu'il peut également rappeler à la vie les corps qui, sans lui, n'auraient pas connu l'existence. La seconde tâche n'est pas plus difficile que la première ; on serait même tenté de croire qu'elle est plus simple, car elle n'exige pas une création proprement dite, mais une simple restauration. Le Seigneur, qui a eu la sagesse de concevoir notre monde si complexe et le pouvoir de le réaliser avec la multitude d'organismes qu'il comporte, ne saurait être arrêté dans l'œuvre qui consiste à réintégrer l'âme dans un corps qu'elle avait précédemment animé.

Il semble d'ailleurs que, dans la nature entière, Dieu ait voulu placer partout l'image symbolique de cette résurrection qui nous est réservée. L'univers présente à nos yeux d'immenses séries de cycles qui s'achèvent et recommencent. Toutes les existences disparaissent, mais c'est pour se renouveler. Prenons un grain de blé enfoui dans le sillon : il s'y désagrège, mais de son germe sortira l'épi de la moisson prochaine. Les générations animales perpétuent la vie des ancêtres aux descendants. Il n'est pas jusqu'à la succession des saisons diverses, du jour et de la nuit qui se relaient sans trêve, qui n'évoque cette idée d'une existence toujours renaissante. L'homme

n'échappe pas à cette loi naturelle qui garantit également la pérennité dans ses familles.

Sans qu'on puisse tirer de tout cela une preuve rigoureusement logique, il semble néanmoins plus conforme à l'ordre voulu par la Providence que l'être humain, supérieur aux autres créatures d'ici-bas, soit appelé à se renouveler lui aussi, et cette fois sur un plan plus élevé qui le rapprochera davantage de sa suprême fin. Dieu ne nous a pas créés pour nous voir disparaître, et sans la résurrection des corps, en dépit de l'immortalité de l'âme, l'homme ne se retrouverait pas tout entier quand il aura à paraître au grand jugement du Seigneur.

Ceci nous amène à souligner la convenance d'une telle résurrection, à cause de nos âmes immortelles qui, normalement, ne peuvent pas rester toujours séparées des corps en fonction desquelles elles ont été créées. Puisqu'elles constituent la forme de cette matière, leur état régulier est d'être unies à cette chair qu'elles vivifient, et la séparation du trépas ne peut être que transitoire.

S. Thomas allègue un autre motif, et il le tire de la justice divine. Ce qui, dans la vie présente, a péché ou a mérité, ce n'est ni le corps seul ni l'âme seule : c'est le composé humain tout entier. Il est donc équitable que les sanctions perpétuelles, heureuses ou défavorables, s'appliquent à l'homme entier, juste ou criminel. Et cela postule la résurrection de la chair.

On raisonne encore, sur ce point, par une sorte d'analogie mystique, que nous allons résumer, quoique sa valeur soit moins probante. Dieu, dans sa bonté, ne se contente pas de nous nourrir avec la chair ou le fruit des créatures inférieures qu'il met à notre disposition. Il nous offre un aliment surnaturel dans l'Eucharistie, qui n'est autre chose que le sang et la chair de Jésus corporellement absorbés. Mais le corps humain ainsi soutenu est donc capable de recevoir un autre don, également divin, qui sera une vie éternelle, lui qui a été nourri par le Christ et est devenu l'un de ses membres. C'est ainsi que S. Irénée s'écrie : « Comment peut-on dire que notre chair disparaîtra dans la corruption et ne recevra pas la vie, alors qu'elle est alimentée par la chair et le sang du Seigneur ?... Nos corps, en recevant l'Eucharistie, cessent d'être entièrement corruptibles, car ils possèdent déjà l'espoir de la résurrection. »

* *

C'est sur cette sublime espérance, m. f., qu'il nous plaît d'arrêter notre pensée. Il n'est point question ici d'une confiance irraisonnée, plus ou moins vague ou incertaine. Nous avons au contraire la preuve que notre attente se réalisera un jour : c'est Dieu lui-même qui nous l'affirme, et nous savons qu'il ne saurait nous induire en erreur, de même que nous n'ignorons pas que sa puissance réalise tout ce qu'il a décidé. Nous ressusciterons donc au dernier jour. A nous d'agir, dès maintenant, de telle sorte que ce réveil de notre corps, après la nuit du tombeau, ne nous soit pas une occasion de honte, mais la cause d'une gloire sans fin. Ainsi soit-il.

LXIV

L'ÉTAT DES CORPS RESSUSCITÉS

Mes frères,

Le principe de la résurrection de la chair étant acquis, il nous reste à savoir comment se produira cet événement incomparable de notre existence. C'est un problème extrêmement pratique que celui-là, à cause des conséquences très directes qui en résulteront pour chacun d'entre nous, et cela pendant l'éternité tout entière. Nous ne saurions donc mettre trop d'attention à étudier ses principaux aspects, et nous examinerons : l'acte même de la résurrection et les changements qu'il apportera à notre situation actuelle, — puis les dons accordés aux corps bienheureux.

I. — *La résurrection des morts*

La résurrection des morts aura lieu au moment du jugement dernier. Il est, en effet, indispensable que, lors de ces assises solennelles où le Messie rendra à chacun selon ses œuvres, l'humanité soit entière debout. Une résurrection antérieure n'aurait aucune raison d'être ; une résurrection postérieure n'atteindrait pas son plein effet, puisque les âmes seules pourraient assister à la fulgurante sentence du Souverain Juge. C'est donc à l'heure où le Christ s'apprêtera à descendre pour la seconde fois sur la terre, que nos corps se lèveront de leurs tombeaux.

De toute évidence, il est impossible de se faire une idée exacte des détails que comportera cet événement. Cependant, en rapprochant quelques passages des Epîtres de S. Paul aux Corinthiens et aux Thessaloniciens, on peut dégager une vue d'ensemble.

1. La fin du monde aura été préalablement annoncée par la venue de l'Antéchrist et les perturbations de tout genre dont parlent les Evangiles et l'Apocalypse. Quand le Seigneur jugera l'instant venu, la voix d'un ange et le son d'une trompette céleste appelleront les morts au grand réveil, afin qu'ils se présentent devant le Tribunal suprême, et la résurrection de tous aura lieu d'une manière instantanée.

Mais une question se pose : puisque la parousie, c'est-à-dire le second avènement de Jésus, se manifestera soudainement, il y aura sans doute encore bien des vivants sur la terre. Que deviendront-ils? Mourront-ils pour ressusciter aussitôt ? Ou subiront-ils dans leur corps une transformation mystérieuse qui leur fera acquérir les qualités des corps ressuscités sans qu'ils aient à passer par le trépas proprement dit ? La version de la Vulgate semble adopter la première hypothèse ; tandis que les manuscrits orientaux du Nouveau Testament, les Pères grecs, et les docteurs comme S. Jérôme et S. Thomas préfèrent nettement la seconde. Au surplus, ce détail est pure affaire d'érudition et a d'autant moins d'importance pratique que le résultat sera le même. Il se résume en ceci : instantanément tous les corps seront revivifiés de telle façon qu'ils puissent s'adapter aux conditions de leur vie nouvelle, tout en restant numériquement et substantiellement identiques à ce qu'ils avaient été auparavant.

2. Il y a là un profond mystère, mais la vérité de la thèse de S. Paul nous est garantie par l'Esprit-Saint, et il n'y a pas à nous étonner qu'une merveille si extraordinaire ne puisse pas être entièrement saisie par les faibles ressources de notre intelligence, dépourvue, du reste, de toute notion expérimentale sur la matière.

On a essayé pourtant d'en pousser l'explication aussi loin que possible en s'appuyant sur le mot de l'Apôtre d'après lequel notre corps qui « est semé animal, ressuscitera spirituel. » D'où l'on conclut que, dans le temps de la vie terrestre, notre corps a pour principe vital cette partie inférieure de l'âme que les anciens nommaient *psychè*, tandis que, dès la

résurrection, il sera animé par le *pneuma* ou partie supérieure de notre être. Pour bien saisir la nuance, il faut savoir que le mot *psychè* indique plutôt la sensibilité qui nous meut actuellement, d'après les seules lumières terrestres, sans agir surnaturellement, alors que le *pneuma* désigne l'esprit fortifié et éclairé par la grâce du Paraclet. Sans doute tout cela ne forme qu'une âme unique ; mais la divergence entre ses parties inférieure et supérieure n'en est pas moins profonde. On aboutit ainsi à reconnaître que les corps ressuscités seront aussi différents de ceux actuels, tout en restant les mêmes dans leur substance, que le sont la *psychè* et le *pneuma ;* et leur état futur dépassera leur état présent de toute la hauteur par laquelle le *pneuma* domine la *psychè*. Cette théorie est assez difficile, mais nous avons cru devoir la signaler quand même, car elle nous permet de nous rendre compte, jusqu'à un certain point, du premier résultat de la résurrection.

3. Quant à l'*époque* à laquelle les corps ressusciteront, il serait absolument vain de chercher à la fixer, même approximativement. Notre-Seigneur a pris soin de nous avertir lui-même qu'il viendrait « comme un voleur », c'est-à-dire sans nous mettre en garde à l'avance. D'autre part, les tentatives d'explication de l'Apocalypse sur ce sujet ne peuvent conduire qu'à des conclusions décevantes. La sagesse divine a voulu nous maintenir dans l'ignorance à cet égard, afin que nous mettions plus de vigilance à nous tenir toujours prêts.

4. Par contre, il est une chose certaine : c'est qu'après la résurrection notre chair jouira du privilège de l'*immortalité*. Jamais, au grand jamais, elle n'aura à subir les affres d'une seconde mort. Le texte infaillible de S. Paul est formel, d'après lequel notre corps corruptible doit revêtir, sans rien perdre de sa continuité, l'incorruptibilité et « ce corps mortel doit revêtir l'immortalité ». Ce sera le suprême triomphe, grâce à la bonté toute-puissante de Dieu, de la vie renaissante sur la victoire passagère du trépas. « Alors, conclut l'Apôtre, nous serons enlevés ensemble dans les nuées pour aller à la rencontre du Seigneur dans les airs, et ainsi nous serons pour toujours unis avec le Seigneur. »

II. — *Les qualités des corps glorieux*

Ces dernières paroles ne concernent, naturellement, que les corps des justes qui seront appelés à partager la récompense de la béatitude céleste. Il ne saurait être question d'ouvrir aux damnés les perspectives d'un aussi radieux espoir.

Mais, puisque le Docteur des nations nous invite à contempler ainsi le destin splendide réservé aux corps bienheureux, nous nous attarderons à étudier un peu les principales prérogatives dont ils seront doués par la munificence du Seigneur. Il y en a quatre : l'*impassibilité*, la *subtilité*, l'*agilité* et la *gloire*.

1. L'*impassibilité*. Une des grandes misères de la vie présente provient des afflictions presque incessantes que produisent en nous soit la douleur physique, soit les soucis ou les chagrins moraux. On dit, en des termes fort expressifs quoique un peu vulgaires, que tout cela « empoisonne l'existence ». Et il faut bien reconnaître que c'est assez vrai, au moins pour les âmes qui ne savent pas suffisamment rapporter à Dieu leurs souffrances diverses, en s'en faisant ainsi un moyen de consolations et de joies surnaturelles.

Mais un tel état est incompatible avec la perfection du bonheur qui nous est promise dans le paradis. Là, en effet, l'âme, en possession de son Dieu, non seulement verra se réaliser tout le bien qu'elle souhaite, mais elle sera encore libérée de toute sorte de mal, et même du tourment des désirs inassouvis. Par conséquent le corps, dont la perfection sera également proportionnée à celle de l'âme, sera affranchi de tout ce qui serait de nature à lui apporter le moindre trouble ou la moindre gêne. Plus de maladies, plus d'accidents, plus de craintes ; aucune sorte de souffrances, pas même extérieures comme l'ennui du froid ou de la chaleur, et à plus forte raison intérieures, puisque ces dernières supposeraient une certaine décomposition organique qui serait inconciliable avec l'éternelle incorruptibilité. Telle est l'impassibilité du ciel, qui n'empêche pas d'ailleurs les saints de s'intéresser à tout ce qui, directement ou indirectement, touche à la gloire de leur Dieu.

On voit bien ce qui la sépare de l'immortalité proprement dite. Du reste, cette dernière est commune à tous les hommes, tandis que l'impassibilité sera réservée aux seuls élus. Les damnés aussi seront immortels, mais ce sera pour leur impérissable souffrance. Si l'impassibilité leur était accordée, cela reviendrait à supprimer pour eux les tourments de l'enfer, ce qui serait contraire à la justice de Dieu. Tout en continuant à vivre sans fin, ils seront soumis à des tortures incessantes, si bien qu'on a pu dire que pour eux l'immortalité serait comme une mort perpétuelle. Ce n'est qu'une métaphore, mais cette image cache un sens exact et profond.

Quelques personnes se demandent curieusement si les corps ressuscités seront encore, dans le ciel, marqués par les difformités ou les mutilations qui ont pu les affliger sur cette terre. Hâtons-nous de les rassurer : toutes ces imperfections auront disparu pour toujours. Il n'y aura place, dans la bienheureuse éternité, ni pour aucun besoin, comme la faim ou la soif, ni pour aucun sujet de deuil, de larmes ou de plaintes, comme s'exprime l'Apocalypse de S. Jean.

2. Une autre qualité des corps glorieux sera celle à laquelle on donne le nom de *subtilité*. Il faut prendre ce mot dans une acception assez différente de celle qu'on lui donne d'une façon courante. Ordinairement nous l'employons plutôt à propos de l'esprit, et nous entendons par là une certaine finesse, un peu astucieuse, de raisonnement. La subtilité de la chair revivifiée sera, comme l'enseigne le Catéchisme du Concile de Trente, une faculté qui « rendra le corps entièrement soumis à l'empire de l'âme ». Celui-là sera, de la manière la plus parfaite, le serviteur de celle-ci et toujours prêt à lui obéir au moindre signal. On conviendra qu'il n'en est malheureusement pas ainsi sur la terre, où notre âme est constamment liée et entravée par les insuffisances ou les révoltes corporelles, surtout dans ses nobles impulsions vers le bien.

S. Augustin, après S. Paul, fait découler cette subtilité céleste du fait que le corps sera spiritualisé, non pas en transformant sa matière en esprit, mais jouissant d'une incroyable facilité à se conformer à toutes les directives de l'esprit.

De ce principe dérivent un certain nombre de conséquences. Nous citerons, parmi elles, l'avantage qui consistera en ce que nul obstacle ne pourra freiner le mouvement, qui s'accomplira avec une facilité et une promptitude merveilleuses. Ce sera à ce point que les corps glorieux seront aptes à se compéné-

trer les uns les autres, chose qui nous paraît, à bon droit, absolument impossible ici-bas. Notons encore qu'ils pourront se transporter d'un endroit à l'autre en un espace de temps littéralement imperceptible, en un clin d'œil, comme on dit volontiers. Cela n'est pas difficile à déduire de tout ce que nous venons d'exposer au sujet de la subtibilité des corps dans les cieux.

3. Mais cette dernière caractéristique est assez importante pour mériter d'être étudiée à part. Aussi les théologiens, à la suite du Concile de Trente, au lieu de la réduire à un simple corollaire du privilège de la subtilité, ont-ils pris, à juste raison, l'habitude de la considérer à part et de l'examiner comme un don spécial accordé par l'infinie tendresse du Seigneur à ceux qui auront mérité de prendre part parmi ses élus. Ils la désignent sous le nom d'*agilité* et c'est d'elle que nous allons nous occuper dès mainenant.

Tout d'abord, nous devons faire une observation analogue à celle que nous présentions tout à l'heure au sujet du mot *subtilité*, et indiquer que l'agilité des corps bienheureux ne doit pas être confondue avec celle que nous attribuons à divers êtres vivant ici-bas. Ce que nous voulons signifier, quand nous disons présentement que quelqu'un est agile, c'est qu'il se meut avec moins d'effort et de peine, avec plus de rapidité et de souplesse que ne le font généralement ses semblables. Ce terme usuel a donc un sens tout relatif et sous-entend une comparaison. D'où il résulte que l'agilité animale, chez l'homme ou chez les créatures inférieures, comporte des degrés divers, mais sans atteindre jamais à son maximum théorique qui serait à la fois l'instantanéité et la suppression radicale de la moindre fatigue, même insensible, dans le mouvement.

Au contraire, l'agilité dont nous serons gratifiés dans les cieux a une signification absolue en elle-même. Elle ne comporte ni obstacle étranger, ni atténuation intrinsèque. Le corps, mû par l'impulsion de l'âme, selon la doctrine de S. Thomas d'Aquin, obéira instantanément et intégralement à son moteur spirituel, sans qu'il se produise rien de semblable à ce que les physiciens appellent la résistance. — Il n'y aura pas non plus de fatigue, et c'est ce que S. Paul laisse clairement entendre lorsqu'il annonce que le corps, actuellement faible, se relèvera dans la force. Les difficultés plus ou moins considérables que nous éprouvons, en ce monde, à nous mouvoir, proviennent en effet d'une certaine infirmité naturelle de notre corps ; mais cette infirmité, qui est une imperfection, devra disparaître avec les autres dans le royaume dont toute imperfection est bannie. Le livre de la Sagesse reproduit cette idée sous le voile d'une belle métaphore lorsqu'il dit que les justes seront « comme les feux qui courent à travers les roseaux ». La rapidité de la flamme évoque bien celle qui nous sera accordée. Un privilège de ce genre paraîtra d'autant moins étonnant que nous savons qu'il est déjà donné aux anges. C'est ce qu'ont fait observer S. Augustin et S. Anselme ; ce dernier s'exprime ainsi : « Nous serons égaux en célérité aux anges de Dieu qui vont plus vite que la parole du ciel à la terre et réciproquement. »

Il y a mieux encore : ce ne seront pas seulement nos propres corps que nous pourrons transporter de la sorte, ce seront aussi les corps étrangers, qui nous paraîtront également faciles à manier. Notre vigueur sera pareille à celle des anges, que l'Ecriture nous montre parfois accomplissant, comme s'ils se jouaient, des travaux qui dépassent absolument la limite de nos forces actuelles; toujours d'après S. Anselme, « le juste sera tellement fort qu'il pourrait, s'il le voulait, bouleverser la terre ». L'histoire des saints nous montre d'ailleurs que parfois ces héros privilégiés ont, dès ici-bas, été gratifiés de privilèges analogues : ce qui était alors exceptionnel, anormal, transitoire et miraculeux, deviendra simplement la règle constante et commune dans le monde des élus.

Est-ce à dire que nos corps seront dépossédés de tout poids et de toute masse ? Non, sans doute, car ils perdraient ainsi une de leurs qualités essentielles et ne seraient plus des corps à proprement parler. Ils conserveront, au contraire, toutes leurs caractéristiques primordiales, mais développées d'une façon inouïe.

4. Une faveur de plus leur sera réservée : celle d'être *glorieux*. Ils jouiront d'une certaine clarté spirituelle, un peu comme si leur âme triomphante rayonnait à travers eux. Il n'y a cependant pas à s'y méprendre : la gloire qui les auréolera ne sera pas celle de l'âme ; elle leur restera propre et formera une des récompenses de cette chair qui aura été la docile servante des volontés de l'esprit pendant le séjour sur la terre. L'âme sera bien, elle aussi, remplie et irradiée de gloire, mais d'une manière distincte de celle qui auréolera les corps. Notre corps, assure S. Paul, « semé dans l'ignominie, se redressera dans la gloire », et dans l'Evangile selon S. Mathieu le Christ lui-même daigne affirmer : « Les justes brilleront comme le soleil dans le Royaume de mon Père. » Ainsi parut Moïse aux yeux des Hébreux, quand il redescendit de son colloque ineffable avec le Dieu du Sinaï.

Le fait que la gloire du corps sera distincte de celle de l'âme, n'empêchera point qu'il y ait entre elles deux une union absolument intime. Le Catéchisme du Concile de Trente explique ainsi ce phénomène : « Le corps sera heureux du bonheur de l'âme, comme l'âme n'est heureuse que parce qu'elle participe à la félicité même de Dieu. » C'est donc de Dieu que descendra notre irradiation corporelle, tout comme notre splendeur spirituelle ; notre chair, comme notre esprit, sera illuminée par sa participation à l'éclat glorieux de l'Eternel.

Il va de soi que ce dernier don ne sera pas accordé à tous à un degré égal, mais en proportion des mérites de chacun. L'immortalité, l'impassibilité, sont indivisibles et ne comportent pas de nuances ; il en est tout autrement de la gloire, dont l'intensité variera suivant la sainteté individuelle des élus.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que les damnés, qui seront dotés de l'immortalité, n'auront aucune part à la gloire. Leur éternité ne doit comporter aucune faveur, mais de perpétuelles et sévères sanctions.

* *

M. f., rien de tout ce que je me suis efforcé d'expliquer ne peut nous permettre de nous faire une représentation suffisante de l'incommensurable bonheur que Dieu garde à ceux qui auront su lui demeurer fidèles. Nulle parole humaine ne saurait traduire ce qui dépasse infiniment notre pensée elle-même. La réalité nous mettra en face de tellement de joie et de grandeur que nous en serons éblouis. Puisse au moins l'immensité de la récompense accroître notre courage pour la conquête de l'impérissable bonheur ! Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DE S. STANISLAS KOSTKA
(13 novembre)

LES LEÇONS DE SA VIE

Mes chers enfants,

En relisant pour vous la vie de S. Stanislas Kostka, je me demandais en vérité si ce n'était pas un ange plutôt qu'un homme que j'avais à louer. Tout est admirable, tout est céleste dans cet aimable adolescent. Et je comprends qu'on l'ait choisi, avec S. Louis de Gonzague, comme Patron de la jeunesse studieuse, je comprends qu'il ait sa statue dans les chapelles de nos collèges catholiques, je comprends qu'on y célèbre sa fête tous les ans avec allégresse. Impossible de proposer à votre imitation un modèle possédant à un plus haut degré les vertus qui sont l'ornement de votre âge et que l'on souhaite le plus trouver parmi les jeunes gens. Je veux donc aujourd'hui, pour votre édification, vous parler de S. Stanislas Kostka et vous raconter brièvement sa vie.

I

Il naquit en Pologne au XVIe siècle. Son père était un des principaux seigneurs du royaume et son château était ouvert à toute la noblesse du pays. Parmi les visiteurs, il s'en trouvait à qui le métier des armes et la vie des camps faisaient parfois oublier le respect que l'on doit à l'enfance. Ils laissaient échapper des propos qui blessaient la modestie chrétienne. Le petit Stanislas alors se mettait à rougir, le trouble s'emparait de lui. On voyait ses yeux se mouiller de larmes et se lever vers le ciel avec une expression touchante ; peu à peu, il devenait pâle, sa tête s'inclinait sur sa poitrine, son corps s'affaissait, et si l'on ne se hâtait de le soutenir, il tombait évanoui, privé de sentiment.

Ces défaillances avaient tellement l'habitude de le saisir quand une parole déshonnête venait frapper ses oreilles, que son père reconnut bientôt la cause du mal. Aussi résolut-il de lui épargner désormais un tel martyre. Voyait-il la conversation s'engager sur un terrain scabreux, vite il s'efforçait adroitement de la détourner, et s'il ne pouvait y réussir, il disait avec un sourire attendri : « De grâce, parlons d'autre chose pour ne pas contrister mon petit ange ! »

Un mot inconvenant troublait S. Stanislas jusqu'à lui faire perdre l'usage de ses sens. Et vous, mes enfants, avez-vous horreur des conversations grossières, des paroles déplacées ? Ne les écoutez-vous point avec plaisir ? Quand vous savez par expérience ou par ouï-dire que tel de vos camarades a souvent sur les lèvres des mots à double sens, des plaisanteries déshonnêtes, qu'il a l'habitude de parler de choses qui font rougir, de choses que vous n'oseriez pas répéter à vos parents et à vos maîtres, vous abstenez-vous de le fréquenter ?

Ah ! je voudrais qu'à l'exemple de l'angélique Stanislas Kostka, vous eussiez horreur des mauvaises conversations. Si vous connaissez un groupe, un condisciple qui se permet ces discours honteux, fuyez-le. A s'approcher trop près et trop souvent du feu, on finit par se brûler. A fréquenter les mauvaises compagnies, on finit par devenir mauvais soi-même. On y perd son innocence et sa piété, car le proverbe est vrai : « Dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es. »

Et si un misérable corrupteur osait tenir en votre présence quelque vilain propos de ce genre, ayez le courage de le blâmer et de lui faire comprendre qu'il n'aura plus à y revenir, que vous vous respectez trop pour profaner vos lèvres et déshonorer votre langue.

Oh ! l'enfant pur et vertueux, comme il est beau à voir ! La candeur de son âme est pour ainsi dire transparente. Son regard est franc, son visage ouvert. De cet enfant on peut dire ce que les contemporains disaient du petit Stanislas : « C'est un ange revêtu d'un corps mortel. Sa vue seule inspire le désir d'être bon. On n'a qu'à le regarder : cela vous encourage à bien faire et vous éloigne du péché. »

II

A quelles sources le jeune Stanislas allait-il puiser l'amour de la vertu ? A deux principales sources : un filial amour pour la Sainte Vierge, une tendre dévotion pour le T. S. Sacrement. En cela n'est-il pas encore votre modèle ?

Si vous voulez garder intact le trésor de votre innocence, si vous voulez traverser sans naufrage l'âge difficile de la jeunesse, si vous voulez demeurer vertueux, faire le bonheur de vos parents et de vos maîtres, aimez la Sainte Vierge et communiez souvent. Ce fut le double secret de Stanislas pour s'élever à la sainteté.

Voyez-le, cet angélique jeune homme. A peine sait-il lire qu'il n'a pas de meilleure joie que de déchiffrer les livres où il est question de Marie. Chaque jour, il récite son chapelet. Ses maîtres lui donnent-ils un devoir à faire ? Il prendra pour sujet de son travail les grandeurs et les bontés de Marie. « Vous aimez donc bien la Sainte Vierge ? » lui demandait-on un jour. — Et lui de répondre avec un sourire céleste : « Si je l'aime! N'est-elle pas ma mère ? »

Marie, vous le pensez bien, n'était pas insensible à tant d'amour. Elle se plut à le montrer. Un jour que Stanislas était en prière, elle lui apparut, tenant l'Enfant Jésus dans ses bras, puis, ô faveur inespérée ! elle permit à son fidèle serviteur de prendre ce doux fardeau et de le presser quelques instants contre son cœur.

Eh bien ! mes amis, je voudrais vous voir aimer la Sainte Vierge comme le saint jeune homme dont nous parlons, tendrement, passionnément. Sachez-le bien : vous ne pourrez jamais assez l'aimer, cette divine Mère, jamais autant qu'elle le mérite et pour sa beauté et pour les services qu'elle vous a rendus et vous rendra encore. Prenez au moins la résolution de ne passer aucun jour de votre vie sans réciter une prière en son honneur, sans avoir pour elle une pensée, un souvenir. Croyez bien qu'elle sera infiniment touchée de ces petites attentions et qu'elle saura vous en récompenser magnifiquement à l'occasion.

Et tout d'abord elle vous inspirera, comme à S. Stanislas, un tendre amour pour N.-S. et une grande crainte de l'offenser.

Ah ! l'amour de Stanislas pour son Jésus, comment pourrai-je vous le dépeindre ? Il était si ardent que parfois dans la prière son cœur battait à rompre sa poitrine, et qu'il était obligé d'apaiser avec des linges mouillés le feu qui le consumait intérieurement. Quelle leçon pour nous, mes enfants, qui aimons si peu N.-S., qui ne pensons presque jamais à lui, qui sommes si froids, si insensibles à son égard !

III

C'est dans le malheur surtout que se reconnaît le véritable amour. Il y a des enfants qui veulent bien aimer et suivre Jésus-Christ quand il ne leur en coûte rien. Vienne une difficulté, une épreuve, une tentation : ils oublient, ils abandonnent, ils trahissent leur divin Maître.

Tel ne fut pas S. Stanislas, votre modèle. Son père l'avait envoyé, ainsi que son frère aîné, Paul Kostka, terminer ses études à Vienne en Autriche sous la direction d'un maître commun, Bilinski. Mais à peine nos deux jeunes élèves étaient-ils arrivés que le collège se trouva fermé, les professeurs expulsés par un gouvernement impie. Que devenir ? Paul Kostka et Bilinski entraînèrent Stanislas à son insu dans la maison d'un protestant. C'est là qu'ils prirent logement. Mais tandis que Stanislas partageait son temps entre le travail et la prière, son aîné menait une vie oisive et dissipée. Les bons exemples de son jeune frère l'irritaient. Il excita même contre lui leur précepteur et quelques mauvais camarades. Pendant deux ans, Stanislas fut en butte à leurs railleries et à leurs brutalités. Jamais il n'ouvrit la bouche pour se plaindre. Mais à la fin sa santé se trouva si gravement compromise qu'on trembla pour ses jours. Dans ces tristes circonstances, le saint jeune homme aurait vivement désiré recevoir la sainte communion; mais son hôte protestant avait déclaré que jamais un prêtre catholique ne pénétrerait chez lui avec la sainte Hostie.

Jugez de la désolation du pauvre Stanislas! Dans sa détresse, il se tourna vers Dieu, et voici qu'une nuit un ange lui apparut portant la Sainte Eucharistie. Au comble de la joie, l'ange de la terre se prosterna avec respect et reçut des mains de son frère du ciel le Pain qui fait les forts.

Admirez, mes enfants, les effets de l'amour divin et de l'union à Jésus-Christ dans le cœur de votre saint modèle. Il en sera de même pour vous, si vous le voulez. Communiez souvent, communiez pieusement, et, je vous le promets, vous triompherez des tentations les plus terribles.

Pendant sa maladie, Stanislas avait fait un vœu : celui d'entrer, s'il guérissait, dans la Compagnie de Jésus. Mais que diraient à cela son frère et son précepteur ? Ne chercheraient-ils point à l'en empêcher ? Pour éviter cet obstacle, il prit le parti de leur échapper et de faire à pied le voyage de Vienne à Rome, c'est-à-dire environ 1500 kilomètres, en mendiant sa nourriture et son logement.

Stanislas n'avait que 18 ans quand il arriva à Rome. Et déjà Dieu songeait à le rappeler à lui. Dix mois après son entrée au noviciat, cette fleur à peine éclose allait s'épanouir avec tout son parfum dans le parterre des cieux. On était au commencement du mois d'août 1568. Le saint jeune homme, qui jouissait d'une santé parfaite, annonça qu'il mourrait le jour de l'Assomption. Personne ne voulut le croire. Et voici qu'après une courte maladie, muni du saint viatique, les yeux fixés sur une petite image de Marie qu'il couvrait de baisers, son chapelet passé autour de ses bras, son âme s'envola doucement au ciel, le 15 août au matin, ainsi qu'il l'avait prédit.

N'est-ce pas l'histoire d'un ange que je viens de vous raconter ? N'êtes-vous pas séduits par un si beau modèle ? Admirez, priez, imitez. Ainsi soit-il.

LES SAINTS PATRONS

Sainte Cécile, Patronne des musiciens

(22 novembre)

LE PIEUX USAGE QU'ELLE A FAIT DE SES TALENTS MUSICAUX

Mes frères,

L'iconographie chrétienne représente habituellement sainte Cécile tenant une harpe dont elle fait vibrer les cordes, ou assise devant le clavier d'un orgue dont les notes accompagnent les chants qu'elle fait monter vers le ciel. La première antienne des vêpres de sa fête nous donne l'explication de cette attitude : « *Cantantibus organis*, y est-il dit, *Cæcilia Domino decantabat...* En s'accompagnant de l'orgue, Cécile priait le Seigneur en chantant... » Et que chantait-elle donc ? « *Fiat cor meum immaculatum ut non confundar.* Faites, Seigneur, que je conserve toujours mon cœur pur, afin que je n'aie point à rougir devant vous. »

Cette prière nous révèle à elle seule le pieux usage que fit toujours sainte Cécile des talents dont le ciel l'avait dotée, soit pour le chant, soit pour la musique instrumentale. Puissent tous ceux qui s'honorent de son patronage l'imiter, en n'employant jamais qu'à des fins honnêtes les talents musicaux qu'ils ont reçus !

I

Ces talents, c'est à Dieu, surtout, que sainte Cécile les a consacrés. Fidèle aux assemblées saintes des catacombes, où les chrétiens de Rome célébraient leurs offices, elle y prenait part aux chants liturgiques. La noblesse de sa condition et l'éducation plus soignée qu'elle avait reçue lui avaient permis de cultiver les dispositions naturelles qu'elle avait pour le chant et ses goûts pour la musique instrumentale, et elle était heureuse de grouper autour d'elle ses compagnes chrétiennes et de préparer avec elles les hymnes et les cantiques qu'elles feraient entendre à la prochaine assemblée des fidèles. Quand plus tard le pape S. Urbain quitta les catacombes pour venir célébrer les saints offices dans la propre maison de notre sainte, transformée en église, il n'est pas téméraire de penser que Cécile se plaisait à rehausser la splendeur de ceux-ci en accompagnant de sa harpe ou de quelque autre instrument les chants religieux.

Bel exemple pour les chrétiens et les chrétiennes de nos jours. Le désir de l'Eglise, vous le savez, m. f., serait que tous les fidèles qui assistent aux offices prennent part aux chants. Combien la solennité de ces offices y gagnerait, et combien tous les suivraient avec plus d'intérêt et de profit! Sans doute, le temps n'est plus, un demi-siècle s'est déjà écoulé depuis, où chaque semaine l'instituteur en classe enseignait à ses élèves les chants du dimanche suivant, et où il était fier de grouper près de lui, au lutrin, les mieux doués. Mais il en est peut-être parmi vous qui ont eu l'avantage de passer quelque temps dans un pensionnat catholique de jeunes gens ou de jeunes filles, et d'y recevoir des leçons de chant ou des leçons d'harmonium. Qu'ils fassent bénéficier de leur science leurs camarades ou leurs compagnes. Qu'ils offrent leur concours à leur curé pour la formation et la direction d'une chorale. Si les occupations de celui-ci ne le lui permettent pas ou s'il est insuffi-

samment doué pour cela, — car il n'est pas donné à tout le monde d'avoir une belle voix, — qu'ils acceptent de présider les répétitions de cette chorale, et de préparer avec elle, pour les dimanches et les fêtes, de beaux chants qui, en rendant plus attrayants les saints offices, y feront venir une assistance plus nombreuse, l'édifieront et réjouiront le cœur de Dieu. S'ils savent jouer de l'orgue ou de l'harmonium, qu'ils le fassent avec empressement ; ils ne sauraient mettre leur talent au service d'une meilleure cause. Combien nos cérémonies saintes gagneraient en solennité si dans chaque paroisse il y avait une chorale de jeunes gens ou de jeunes filles, ou même les deux ! Daigne sainte Cécile en inspirer le désir à beaucoup d'entre vous !

II

Ce n'est pas à dire, toutefois, qu'un chrétien ou une chrétienne doive se borner à exécuter des chants d'église. Si sainte Cécile, même à la maison et dans sa chambre de jeune fille, aimait à redire les hymnes et les pieux cantiques chrétiens, il est probable qu'elle avait encore autre chose dans son répertoire musical. Elle devait également connaître des chants profanes, et les faisait entendre lorsque ses parents, qui étaient païens, lui demandaient de chanter dans leurs réunions de famille. Cécile s'exécutait avec grâce et sans difficulté ; heureuse d'obéir et de faire plaisir, elle prenait sa harpe, et tandis que ses doigts habiles faisaient vibrer les cordes, sa voix harmonieuse et pure redisait les cantilènes qu'affectionnaient ses parents. Mais, est-il besoin de le dire ? ces chants profanes restaient toujours parfaitement honnêtes, car pour rien au monde elle n'aurait voulu chanter quoi que ce fût qui aurait souillé ses lèvres et son cœur, et malédifié ses auditeurs.

Ici encore, sainte Cécile nous donne l'exemple. On ne chante plus aujourd'hui autant qu'autrefois, ce qui fait supposer qu'il y a moins de joie dans les cœurs. Jadis, dans tous les foyers où se trouvait une jeune fille, on était sûr d'entendre des cantiques ou quelque chanson ; l'ouvrier dans son atelier en fredonnait, tout en vaquant à son travail ; l'homme des champs, sa journée finie, s'en revenait au village en chantant. Aujourd'hui, foyers, ateliers et campagnes sont silencieux.

Il est cependant encore quelques circonstances où il est d'usage d'y aller de quelque chansonnette : au cours d'une noce, par exemple, à la fin d'un banquet ou dans une réunion de famille. Si en quelque circonstance de ce genre on vous demande une chanson, comme sainte Cécile acceptez de bonne grâce, si vos aptitudes vous le permettent : c'est faire acte de charité que de procurer un moment de joie et de distraction à ceux qui nous entourent. Mais, comme sainte Cécile aussi, ayez soin de ne faire entendre que des chansons convenables. Laissez de côté ces couplets insipides ou grotesques, incapables même de faire sourire honnêtement ; à plus forte raison ne vous permettez jamais de ces chansons grivoises et même ordurières que des gens bien élevés ne peuvent entendre sans rougir. Remettez en honneur les bonnes chansons populaires qu'affectionnaient nos pères, et si vous voulez absolument servir du moderne, il ne manque pas de chansonniers chrétiens pour vous en fournir.

III

Il est beaucoup d'endroits qui possèdent des sociétés de musique instrumentale, orphéons, fanfares ou autres ; et ce sont surtout ces sociétés qui honorent sainte Cécile comme patronne ; beaucoup d'entre elles même se sont placées sous son vocable et portent son nom.

Ces sociétés ont leur utilité et leur charme. Quelle solennité elles ajoutent aux saints offices, lorsqu'elles se font entendre à l'église, qu'elles y font leur entrée au pas redoublé de leurs cuivres et de leurs tambours, qu'elles alternent avec l'orgue au cours du saint sacrifice, qu'elles saluent de leurs notes éclatantes Jésus-Christ descendant sur l'autel au moment de la consécration ! Quelle pompe elles donnent aux processions de la Fête-Dieu, lorsqu'elles s'avancent lentement devant le dais, comme jadis David et ses nombreux musiciens devant l'Arche d'alliance, en faisant retentir les rues de leurs puissants accords !

Ces sociétés de musique ne contribuent pas moins à rehausser la solennité des fêtes patriotiques ou locales qui se présentent au cours de l'année. Leurs notes plaintives et recueillies devant le monument des Morts de la grande guerre le 11 novembre, pleurent la vie de ceux-ci trop tôt fauchée et glorifient leur sacrifice ; leurs sonneries triomphales aux fêtes nationales de sainte Jeanne d'Arc et du 14 juillet sont un hommage à la France, qu'elles nous invitent à aimer ; lorsqu'elles saluent l'arrivée de quelque personnage éminent, ecclésiastique ou civil, elles exaltent à nos yeux le prestige de l'autorité et nous rappellent le respect qui lui est dû.

Oui, toutes ces sociétés de musique sont très utiles, ne serait-ce qu'en occupant agréablement les loisirs de ceux qui en font partie, et en procurant aux populations de saines distractions par les concerts qu'elles donnent de temps en temps.

Mais, ici encore, il faut que tout se passe bien. Lorsque ceux qui font partie de ces sociétés de musique prêtent leur concours à une cérémonie religieuse, il faut que ce soit avec esprit de foi et en vue de glorifier Dieu, comme le faisait leur Patronne sainte Cécile. Leur attitude à l'église ou au cours d'une procession doit être plus recueillie que celle qu'ils peuvent se permettre sur la place publique au cours d'un concert profane. D'autre part, surtout s'ils font partie d'une société catholique, portant un nom religieux, due peut-être à l'initiative d'un prêtre dévoué, ils doivent comprendre qu'il serait très déplacé, de leur part, de prêter leur concours à des cérémonies ou à des fêtes que l'Eglise voit avec déplaisir ; qu'il serait très inconvenant, par exemple, de voir des musiciens qu'on a entendus le matin exécuter des morceaux religieux au pied des autels, se servir, le soir, de leurs instruments dans un bal public.

* *

Cela ne sera pas, si tous ceux qui se réclament du patronage de sainte Cécile ont soin de redire souvent la prière que cette glorieuse vierge faisait monter vers le ciel de sa voix pure, et que les notes harmonieuses de ses instruments rendaient plus expressive encore : « *Fiat cor meum immaculatum ut non confundar*. Faites, Seigneur, que je conserve toujours mon cœur pur, afin que je n'aie point à rougir devant vous, et que je mérite un jour d'aller au ciel mêler ma voix au concert des anges ! » Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DE SAINTE CECILE

LA MUSIQUE EST UNE PRIÈRE ET UN APOSTOLAT

Mes frères,

Vous venez honorer sainte Cécile. Les musiciens l'ont prise pour leur Patronne. Ils ont préféré aux maîtres les plus célèbres cette vierge romaine, qui symbolise la perfection de l'art.

Des peintres et des sculpteurs l'ont représentée avec un clavier d'orgue sous les doigts. Probablement elle n'a jamais touché d'autre instrument que celui de son supplice, que l'épée qui a brisé sa vie comme une corde de harpe.

Mais quand, pour fuir la cruauté des empereurs, elle se réfugiait dans les Catacombes et y assistait aux saints mystères, elle prenait part aux chants des cantiques et des psaumes, elle chantait avec les chrétiens. Et, dans son cœur, elle s'unissait aux concerts angéliques ; elle offrait à Dieu l'hymne de sa virginité et de son prochain martyre.

L'heure vint de tenir sa promesse et de rendre le suprême témoignage de sa foi. Elle reçut les coups mortels ; et, après trois jours d'agonie, elle laissa s'échapper, avec son dernier souffle, les derniers accents de son âme harmonieuse, les dernières notes de son hymne intérieur. Ce furent aussi les plus belles : dans une symphonie, les plus belles notes ne sont-elles pas réservées pour la fin ?

Je comprends votre dévotion à sainte Cécile, je comprends que vous lui demandiez son patronage. Demandez-lui aussi ses leçons. Elle avait à confier un secret à son époux Valérien. Elle en a aussi pour vous ; c'est peut-être le même, à savoir, que vous devez vous efforcer de plaire aux anges et de vous y faire des amis. La musique est une vierge chrétienne ; elle est sensible, mais nullement sensuelle ; elle est humaine et céleste, comme Notre-Seigneur, qui est homme et Dieu tout ensemble.

Elle a reçu de lui une mission sainte et sanctifiante, pour unir les âmes, à Dieu et entre elles. La musique est une prière et un apostolat.

I. — *La musique est une prière*

Elle est une prière. Ferait-elle exception dans la nature, où tous les êtres prient et adorent ? Les cieux racontent la gloire divine, et je ne sais plus quel vieux philosophe croyait entendre ce chant des sphères célestes. Le *Poverello* d'Assise l'entendait aussi, non dans son imagination de poète, mais dans son âme de saint. Il comprenait le langage des créatures. Il aimait le bruissement des feuilles, le murmure du vent et le chant des oiseaux. Toutes les voix résonnaient en lui. Il réunit un jour les petits oiseaux de l'Ombrie, leur fit une pieuse harangue, et les invita à composer un orchestre immense, pour louer Celui qui leur donne, chaque matin et chaque soir, quelques graines ou quelques miettes de pain. Plus tard il se souviendra de tous ces chants entendus et de toutes ces notes éparses, pour en faire son Cantique, celui qui prête à tout et une âme et une voix, à son frère le Soleil et à ses sœurs la Vie et la Mort. La nature avait trouvé un digne interprète ; sur les lèvres de S. François, la musique des choses avait prié.

La musique a des raisons personnelles de prier. Ce lui est un devoir, mais si doux et si facile ! comme il est facile à l'encens de monter vers le ciel, comme il est doux à l'exilé de respirer l'air natal, de rentrer à la maison paternelle. La musique est née de Dieu ; elle est née dans le temple, où elle a puisé ses meilleures inspirations. Il est donc juste qu'elle y revienne.

Il est juste qu'elle adore Dieu dans sa présence universelle. « L'art, a dit Fra Angelico, est le souvenir de l'universelle présence de Dieu. » Que la musique donc l'adore dans les arts, d'abord en elle-même, car Dieu y est présent, comme la voix humaine dans l'écho. Dieu est le suprême artiste. Il remplit sa pensée de formes idéales et de rythmes ; il développe éternellement sa vie sur l'accord parfait. Mozart définissait l'accord parfait « l'union de trois notes qui s'aiment ». Or, il y a en Dieu trois personnes qui s'aiment infiniment, qui se communiquent tout ce qu'elles ont de bien. Leur être est une symphonie, la réunion de toutes les perfections, qui se fondent les unes dans les autres plus parfaitement que les tons des couleurs et que les harmoniques de la cloche.

Cet accord, ce concert divin retentit dans la création. Dieu en a écrit l'oratorio avec amour. Il l'a composé sur un thème unique, parce que tous les êtres ont la même fin dernière, mais il a multiplié les variations. Nous ne modulons pas tous pareillement. Chacun fait sa partie, et c'est de toutes les parties rassemblées que jaillit l'Hymne de l'Univers. L'homme est au centre ; il est le premier chantre et le chorège de la création ; il dirige le concert avec ses instruments, avec sa voix et surtout avec son âme. Il donne à la louange de tous de l'expression. C'est par lui que tous les souffles et que toutes les vies glorifient le Seigneur, « *omnis spiritus laudet Dominum.* »

Vos maîtres, Messieurs, comprenaient l'alliance si naturelle de la musique et de la prière. Ils savaient que la musique prie et que la prière chante, et que celui qui chante bien prie deux fois, selon le joli mot de S. Augustin. Ils traitaient leur art religieusement. Quelquefois, ils écrivaient à genoux ; ils priaient leur musique. Et ils sentaient la prière passer sur les cordes de leur lyre et les faire vibrer divinement.

Les entendez-vous encore, ces vibrations ? Entendez-vous les battements de leurs cœurs d'artistes chrétiens ? Rappelez-vous notre grande école religieuse française ! N'oubliez pas non plus le prince de la musique, Palestrina, dont les œuvres, presque autant de chefs-d'œuvre, traduisent si bien sa foi et son amour ! Et Gounod, notre Gounod, si français par sa clarté et si chrétien d'inspiration ! Avec quelle piété il célébrait le mystère eucharistique, et comme il s'émouvait de penser que « le ciel a visité la terre ! »

Quels artistes et quels mystiques, qui vivaient et travaillaient sous le regard de Dieu et qui mouraient dans la ferveur chrétienne ! Palestrina expirait doucement entre les bras de son ami S. Philippe de Néri. Hændel désirait ardemment la venue du « Messie », qu'il appelait « son doux Sauveur et Seigneur ». Enfin Pergolèse, ce jeune poitrinaire qui dès 25 ans était éclairé par les premières lueurs de l'autre monde, Pergolèse accompagnait son agonie des dernières strophes de son *Stabat* : « O Christ, quand viendra l'heure de quitter la vie, donnez-moi par votre Mère la palme de la victoire ; et quand mon corps mourra, accordez à mon âme la gloire du Paradis ! »

II. — *Et un apostolat*

La musique est une prière, mais c'est une prière qui fait prier ; elle est une contagion. C'est un apostolat.

L'Eglise demande à tous les arts leur concours. C'est une grande artiste ; son goût est si délicat ! Mais elle a aussi la mission de prier et de sauver. Et elle sait le service que les arts peuvent lui rendre, l'éclat qu'ils ajoutent à son culte, lignes élancées des cathédrales, couleurs des verrières, ors des autels et des calices, enfin toutes les formes musicales capables d'exprimer une émotion ou une pensée religieuses.

Mais si accueillante soit-elle, l'Eglise veut avoir son instrument et son chant à elle : l'orgue pour prolonger la prière pendant les silences des offices, et le chant grégorien, qui est sa langue propre, son idiome, ou, comme a dit Huysmans, son « évangile musical. »

La mélodie liturgique est le sommet de l'art et l'expression la plus parfaite de la piété. Elle est aussi peu matérielle que possible, pour mieux rendre la pensée. Elle est fervente et recueillie, comme une consacrée, comme une religieuse qui a prononcé des vœux. Elle s'est dépouillée des richesses de ce monde par amour des biens supérieurs, pour être plus près du ciel que de la terre. Elle est vierge, elle est chaste, parce que « la beauté, c'est la passion domptée » (Alain). Délestée de la pesanteur corporelle, elle plaît davantage aux âmes et aux anges.

Fra Angelico aimait à peindre des anges musiciens. Saurons-nous jamais quelle est leur musique? Peut-être celle que S. François d'Assise entendit sur le mont Alverne ? Un jour, un ange lui apparut, qui tenait une viole dans une main et un archet dans l'autre. A peine l'archet eut-il effleuré les cordes que le saint entra dans le ravissement. C'était peut-être une cantilène grégorienne, comme celles que nous chantons ici-bas et que nous chanterons encore dans l'éternité.

Beethoven avait raison de dire que « la musique est esprit et âme ». Le chant grégorien l'est au suprême degré. Mais il ne cesse pas d'être humain; il est même profondément humain, il donne une forme sensible à tous nos sentiments.

C'est un abrégé d'histoire, c'est l'écho de la prière commune, la survivance des vieilles liturgies en ce qu'elles ont de meilleur. On a toujours chanté dans les temples de la Grèce, de l'Eglise et de Rome, ainsi que dans les synagogues. La religion n'a jamais été silencieuse. Alors, après avoir vaincu le paganisme, après avoir purifié les temples et planté la Croix sur leur sommet, l'Eglise s'est penchée sur les ruines des superstitions antiques pour en dégager quelques débris vénérables, pour sauver des reliques de la religion éternelle.

Elle les a préservées de l'oubli. Elle a adopté pour son culte quelques formules psalmodiques et quelques mélismes, sur lesquels les âmes avaient prié, sur lesquels elles avaient chanté leur adoration, crié leur espérance et pleuré leur douleur.

Au milieu de la détresse universelle, les siècles attendaient en gémissant le Libérateur promis. Le Christ est venu. Il n'a pas supprimé la souffrance, il l'a prise sur lui, mais il l'a sanctifiée et consolée. La mélodie grégorienne nous apporte, avec le *lamento* des douleurs humaines, la consolation qui les apaise. Elle est une mélodie de lumière qui fait naître le jour et la joie dans les cœurs.

Déjà bien des cœurs ont été changés par elle : plus près de nous Joris-Karl Huysmans et Paul Claudel, jadis S. Augustin. Les psaumes de S. Ambroise attiraient des foules dans la cathédrale de Milan. A Césarée, la liturgie de S. Basile frappait de stupeur l'empereur Valens.

O puissance de la musique ! Je n'en veux d'autre preuve, m. f., que celle que vous me donnez. Ce qui vous attire aujourd'hui, c'est assurément votre conscience chrétienne ; mais n'est-ce pas aussi un peu la musique ? Vous venez la chanter ou l'entendre, non pour un vain plaisir d'oreille, mais pour « prier sur de la beauté. » (Pie X).

Laissez-vous saisir par cette beauté divine, laissez-vous envahir par elle ! Qu'elle descende en vous, pour y mettre du rythme et de la mesure, pour écarter de votre vie les fausses notes du péché. On raconte que le constructeur Silberman ne voulait travailler à l'orgue qu' « avec une âme en état de grâce, » afin d'obtenir des sonorités plus belles, en cédant à Dieu le clavier.

* *

L'Eglise a mis sur les lèvres chrétiennes la cantilène liturgique, qui est une prière et un apostolat. Ce n'est pas un chant réservé à l'élite, mais le bien commun de tous. Nous sommes catholiques, nous sommes « un peuple d'une seule langue » (Gen., XI, 1), une famille de frères qui se comprennent ; nous chantons à l'unisson. Le grégorien symbolise et produit cette unité ; il nous relie extérieurement et intérieurement les uns aux autres ; il nous harmonise, il nous accorde, entre nous et avec Notre-Seigneur.

Le Christ a chanté. Il a chanté pendant son enfance à Nazareth et pendant ses pèlerinages à Jérusalem. Il a chanté le soir du Jeudi Saint, après le repas : il entonna l'hymne pascal, et le poursuivit avec ses apôtres. Combien ce devait être émouvant d'entendre le chant du Christ, quelques heures avant l'agonie et le supplice ! Il s'est répercuté à travers les siècles. Il se prolonge dans l'Eglise, car leurs voix à tous les deux ne font qu'une seule voix : « Qui vous écoute, m'écoute ! » Ainsi lorsque Dieu nous regarde, il ne voit qu'un seul Christ, et lorsqu'il nous entend, il n'entend qu'un seul Christ musicien.

Je souhaite, m. f., que votre voix se fonde si parfaitement dans la sienne, que vous puissiez tous dire avec vérité : « Je chante, ou plutôt non, ce n'est pas moi qui chante, c'est le Christ qui chante en moi. » Ainsi soit-il.

POUR LA PRESENTATION DE LA T. S. VIERGE

I

LES ENSEIGNEMENTS DE CETTE FÊTE

Mes frères,

Quand on possède une pierre précieuse, par exemple un diamant d'un grand prix, d'une limpidité et d'un éclat extraordinaires, on prend soin de le renfermer dans un écrin, afin de ne pas laisser ce trésor exposé aux injures de l'air ou au contact des objets extérieurs, qui pourraient en altérer la beauté. Et cet écrin, on le met en lieu sûr, pour qu'il soit à l'abri de tous les voleurs.

Dieu voulait conserver dans toute sa splendeur cette perle mystique qui avait été l'objet de toutes

ses complaisances, la Vierge Marie. C'est pourquoi il résolut de l'éloigner du contact du monde, jusqu'au jour où il aurait en quelque sorte besoin d'elle pour accomplir son mystérieux dessein de sauver le monde. Dans ce but, il inspira à Joachim et à Anne, les saints parents de la Vierge Marie, la pieuse pensée de consacrer leur enfant au service du Seigneur.

Marie n'avait encore que trois ans, si nous en croyons la tradition rapportée par les Pères de l'Eglise, quand Joachim et Anne, la tenant dans leurs bras, montèrent au Temple et se présentèrent au grand-prêtre, qui, après le cérémonial accoutumé, remit l'enfant aux saintes femmes chargées désormais de son éducation.

Chacun de nous, m. f., possède une perle infiniment plus précieuse que toutes les perles des bijoux de la terre, une perle qui peut se ternir, et qu'il nous faut conserver sans souillure et sans tache pour la grande fête de l'éternité. Cette perle, c'est *notre âme*. Si nous voulons la conserver intacte, si nous voulons la sauver, il nous faut, à l'exemple de la Vierge Marie, la séparer du monde et dès ici-bas la remettre entièrement entre les mains de Dieu.

I. — *La séparer du monde*

Il y a, sur la terre, des âmes généreuses et discrètes qui, pour plaire à Dieu, ne cessent de s'imposer les plus rudes sacrifices et qui, détachées de toutes les fausses joies du monde, n'aspirent qu'au bonheur du ciel. Leur humilité s'efforce d'entourer leurs bonnes œuvres d'un voile impénétrable. Il n'en subsiste pas moins autour d'elles une atmosphère de bonté, de piété, de vertu, qui fait dire : « Ce sont des saints. »

Au contraire, il y a ici-bas des êtres dégradés, qui, sans honte et sans remords, accomplissent le mal et parfois même commettent les plus épouvantables forfaits. Pour eux, la loi de Dieu n'existe pas. Ils l'ont effacée de leur souvenir, comme de leur conscience, et s'ils pensent parfois à la mort, ce n'est que pour s'exciter à jouir davantage encore de la vie présente. Pour assouvir leurs passions, ils foulent aux pieds tous les droits et tous les devoirs, et ceux qui sont les témoins de leurs désordres ne peuvent que dire : « Ce sont des scélérats. »

Mais la plupart des hommes ne s'élèvent pas à ce degré de sainteté ou ne descendent pas à cet excès de corruption. Ils flottent entre les deux extrêmes, se rapprochant plus ou moins du bien ou du mal, de la vertu ou du vice.

Parmi les chrétiens, il en est qui s'efforcent, comme le veut leur nom, d'être ici-bas d'autres Christs. Certains, au contraire, se font ouvertement les complices du démon. Mais le plus grand nombre ne se donnent entièrement ni à Dieu ni au diable. Ils veulent faire deux parts de leur vie et de leur cœur : ils veulent tantôt s'élever dans les sereines régions de la piété chrétienne, et tantôt descendre dans la nuit tumultueuse des passions mauvaises, dans les bas-fonds des joies frelatées. Ils veulent à la fois servir Dieu et le monde. Ils sont pressés par la voix du ciel et sollicités par la voix de la terre. Comment résister à l'attrait de la piété ? Comment s'opposer aux séductions de la vie mondaine ?

Alors, pour tout concilier, que font-ils ? Entre le chemin du vice et celui de la vertu, ils tâchent de se frayer un sentier, un chemin de traverse, qu'ils pourront parcourir sans se blesser à aucun caillou, sans se déchirer à aucune épine. Ils s'appliquent à ne prendre à la dévotion que ce qu'elle a de commode, et à suivre le monde quand le monde les attire en des chemins indifférents.

En vérité, m. f., une telle conduite est-elle raisonnable ? Dieu peut-il se contenter de ce lambeau de vie qu'on a l'air de lui jeter négligemment ?

Oh ! non, certes. Vous ne connaissez donc pas la fierté de Dieu ? Elle est légitime, soyez-en sûrs. Dieu ne veut pas de partage. C'est *tout* ou *rien*.

« Nul ne peut servir deux maîtres, » a dit Notre-Seigneur. Il faut opter entre Dieu et le monde, entre le ciel et la terre, entre le bien et le mal. Si vous voulez sauver votre âme, faire de votre vie une vie éternelle, il faut l'arracher au monde et au péché. Voilà la condition indispensable ; le Christ lui-même ne nous a pas dit autre chose.

Et d'ailleurs, le Christ se serait-il tu, que votre expérience même vous l'aurait dit. Quand on va dans cette voie moyenne de l'indifférence qui côtoie le mal, comme un sentier dangereux au bord d'un précipice, qu'arrive-t-il ? On fait un faux pas, on tombe, on a de la peine à se relever, on retombe, on roule un peu plus bas ; découragé, on s'abandonne à la pesanteur qui entraîne, on se laisse aller jusqu'au fond de l'abîme, et là on trouve la mort, — la mort surnaturelle, le péché qui dans l'âme tue la vie...

II. — *La remettre entre les mains de Dieu*

Pour sauver son âme, ô m. f., il faut, à l'exemple de la T. S. Vierge, non seulement quitter les chemins du monde, ainsi que nous venons de le voir, il faut encore comme elle remettre son âme totalement entre les mains de Dieu.

Au moment où l'eau sainte du baptême coulait sur vos fronts, vous naissiez à la vie divine, par la grâce que l'Esprit-Saint répandait en vous. Vous avez fait alors à Dieu, en échange de cette glorieuse filiation, le sacrifice de tout votre être. Vous vous êtes donnés au Christ Jésus tout entiers et pour toujours. Ce don de tout vous-même a été la condition du pacte divin que la grâce venait de sceller.

Ce premier sacrifice a été celui de votre intelligence et de votre volonté, que vous avez courbées sous le joug de la foi. Pour vivre de la vie surnaturelle, vous avez dû enchaîner toutes les puissances de votre âme à la vérité révélée. Vous avez dû promettre alors de n'avoir jamais d'autre règle de vos croyances, d'autre arbitre de vos pensées, d'autre juge de votre conscience que l'Eglise du Christ, gardienne des vérités éternelles.

Vous avez mis votre liberté et votre vie personnelle sous la dépendance de la volonté divine, dont l'Evangile, interprété par l'Eglise, est la plus haute et la plus parfaite expression. Vous avez pris publiquement l'engagement, définitif et solennel, de crucifier vos convoitises mauvaises, de vous détacher des choses périssables de ce monde, afin de vous attacher à Dieu qui demeure. En un mot, vous vous êtes mis alors entièrement entre les mains de Dieu, quittant le monde pour vivre dès ici-bas sous le joug discret de la volonté divine, pour pouvoir un jour vivre éternellement dans les embrassements de l'amour divin.

Or, m. f., cette oblation salutaire de vous-mêmes, faite à l'heure de votre baptême, l'avez-vous ratifiée dans tout le cours de votre vie ?

Interrogez-vous sérieusement. Qu'avez-vous donné à Dieu de ce que vous lui avez promis ? Avez-vous laissé guider votre esprit par la foi et votre conduite

par la loi divine ? Etes-vous bien restés toujours entre ses mains où vous vous étiez placés ? N'avez-vous jamais agi contrairement à la volonté divine, désobéissant à ses commandements et vous mettant en révolte contre ses exigences ?

Je vous le répète : interrogez-vous sur ce point. Descendez jusqu'au fond de votre conscience ; relisez le livre de votre vie passée et voyez ce que vous y avez écrit.

Si vous avez été fidèle à votre promesse, si vous êtes resté, sous tous les rapports, vraiment entre les mains de Dieu, réjouissez-vous : vous êtes dans le chemin qui conduit à l'éternel bonheur du ciel.

Mais s'il n'en est pas ainsi, hâtez-vous de vous repentir au plus intime de votre âme. Revenez vite vous jeter, comme l'enfant prodigue dont parle l'Evangile, dans les bras grands ouverts du Dieu tout-puissant et miséricordieux, que vous avez eu le malheur d'abandonner dans un jour de délire criminel, de coupable faiblesse ou d'égarement inexplicable. Et réparez autant qu'il est possible, par une vie de prière et de sacrifice, ces années d'oubli où vous avez vécu loin de Dieu.

* *

En célébrant chaque année la fête de la Présentation de la T. S. Vierge, l'Eglise, dans l'oraison qui résume sa prière officielle, demande pour nous, par l'intercession de la Vierge Marie, d'être un jour présentés dans le temple de l'éternelle gloire.

C'est ce qui arrivera, m. f., lorsque, nous tous qui aurons fidèlement vécu sur la terre, nous nous élèverons, après la résurrection, à la suite du Christ Jésus, vers notre demeure des cieux, pour ne plus former dès lors qu'une seule hostie de louange à la gloire de la sainte et adorable Trinité.

Fasse donc notre Mère du ciel qu'après l'avoir imitée par un détachement complet du monde et par un attachement inviolable à Dieu, nous méritions de faire partie de ce groupe triomphal et d'être, à son exemple, présentés au Seigneur dans le temple de la nouvelle Jérusalem, pour y régner dans le bonheur et dans la gloire éternelle ! Ainsi soit-il.

II

Dans un Petit Séminaire

MARIE AU TEMPLE

Mes chers enfants,

Quelle fête délicieuse que la fête de la Présentation de la Sainte Vierge au Temple, que nous célébrons aujourd'hui ! Quel charmant spectacle elle offre à nos yeux ! Marie, à peine âgée de trois ans d'après la tradition, vient, ravissante enfant, ornée de toutes les grâces, se présenter au Temple de Jérusalem ; là, elle est reçue par le grand-prêtre, et, conduite devant l'autel du Seigneur, elle se consacre à lui.

I. — *Réponse à l'appel de Dieu*

Voyez avec quelle *générosité* elle répond à l'appel qui lui est venu d'En-haut ! C'est à l'aurore de sa vie, c'est sans retard qu'elle fait son sacrifice. Il n'est jamais trop tôt pour faire à Dieu l'offrande de soi-même et s'engager à son service. La tradition la représente gravissant les nombreux degrés qui conduisaient au Temple, avec une agilité au-dessus de son âge, tellement elle avait hâte d'accomplir son holocauste.

Sans doute, il dut lui en coûter de quitter la maison paternelle, ces lieux où elle avait passé des années si heureuses, ces personnes qui vivaient dans son entourage et qui lui avaient prodigué leur affection : car tout le monde devait l'aimer.

Il dut lui en coûter surtout de quitter ses bien-aimés parents, son père et sa mère, dont elle était l'unique enfant. Oh ! son cœur dut bien souffrir à toutes ces séparations, et ses larmes durent couler abondantes, car ce n'était qu'une toute petite enfant ! Cependant, sa constance n'est pas ébranlée, et c'est d'un cœur bien résolu, d'un cœur généreux, qu'elle se présente au Seigneur.

Que dut-elle lui dire en s'agenouillant devant son autel ? Oh ! cette enfant de trois ans était, d'après les docteurs de l'Eglise, douée d'une sagesse supérieure ; Dieu, affirment-ils, lui avait donné l'usage de la raison dès le premier instant de la vie. « O Seigneur, dit-elle, me voici : j'obéis à la voix que vous avez fait entendre au fond de mon âme, par laquelle vous m'appeliez à une vocation sainte. Vous êtes le Maître et le Père de tous ; le but de notre vie doit être de faire votre volonté. Pour vous donc je consens à vivre loin de ma parenté : c'est vous qui serez mon père et ma mère. Pour vous je renonce au monde, à ses joies, à ses plaisirs, à ses honneurs : on n'y trouve que corruption, oubli de votre saint nom, occasion de péché ; et je veux vous servir de tout mon cœur. O Seigneur, accomplissez en moi ce que je vous promets aujourd'hui ! »

Mes chers enfants, vous aussi, comme la Sainte Vierge, vous avez été séduits par la beauté de la maison du Seigneur, vous avez vu briller devant les yeux de votre âme une vocation bénie. Je ne sais quel attrait, quel mystérieux aimant vous attirait vers elle ; et dans un mouvement de générosité, dès les premières années de votre existence, vous avez dit vous aussi : « J'irai, je répondrai à l'appel du Seigneur. » Oh ! ne revenez pas sur cette détermination ! Vous sortiriez de la voie que le bon Dieu vous a tracée ; ce serait céder à une tentation du démon. Dieu n'aime pas celui qui, ayant mis la main à l'œuvre, regarde ensuite derrière lui. Dites plutôt comme la Sainte Vierge : « O mon Dieu, accomplissez en moi ce que je vous promets aujourd'hui ! »

II. — *La vie au Temple*

Voilà donc Marie, cette douce enfant, au Temple de Jérusalem. Arrêtons pendant quelques instants nos regards sur elle. De quelles vertus elle y donne l'exemple !

D'abord *la piété*. Voyez comme elle aime la prière, avec quel empressement elle accomplit ce devoir, chaque fois que l'heure du jour le ramène ! Jamais elle n'en trouve les exercices trop multipliés ou trop longs. Voyez son extérieur, l'expression de son visage, l'attitude de ses mains ; comme elle est recueillie, mais simplement, sans ostentation et sans vanité ! Et si nous pouvions lire dans son âme, quel soin nous y découvririons à prévenir la dissipation d'esprit, à se tenir en la présence de Dieu, à se pénétrer du sens des paroles qu'elle prononce !

Que dire aussi de son *obéissance ?* Son esprit de foi lui faisait envisager dans celles qui étaient chargés d'elle, non pas des femmes ordinaires, mais des représentants de Dieu. Aussi combien elle leur était soumise ! Avec quelle ponctualité elle accomplissait tout ce qu'elles lui disaient, et aussi avec quel empressement et quelle bonne humeur ! Ce n'était pas

elle qui connaissait, dans son obéissance, les retards, les hésitations, les pourquoi et surtout les résistances. Au contraire, quand elle le pouvait, elle allait même au devant des désirs.

A l'obéissance, vous le présumez, elle joignait l'*amour du travail* : ces deux vertus ne vont pas l'une sans l'autre.

Tant qu'elle fut en bas âge, son unique occupation, en dehors de la prière, dut être d'apprendre à lire dans les Livres saints, de s'exercer à en retracer les caractères, d'en graver les paroles dans sa mémoire. Avec quel zèle elle s'adonnait à cette occupation où son esprit et son cœur devaient trouver tant de charme !

Quand elle fut devenue grande, elle s'employait à des travaux manuels, à préparer des ornements de toute espèce pour le Temple. Et là aussi, elle fut la plus diligente entre ses compagnes.

Mais qui pourra enfin se faire une idée de sa *charité* ? Combien elle était douce, aimable ! De quelles délicates prévenances elle savait user envers tout le monde ! Jamais la moindre parole blessante ne sortait de sa bouche, jamais elle ne répondait par le moindre mauvais procédé aux contrariétés inévitables dans la vie de communauté. Mais elle gardait son âme toujours égale, toujours charitable. Et agissant ainsi, elle croyait ne rien faire d'extraordinaire, mais se conduire simplement comme les autres. Aussi ravissait-elle tous les cœurs !

Voilà, mes chers enfants, votre modèle ; voilà les vertus que vous devez essayer de pratiquer. Je sais que nous ne pouvons pas espérer d'égaler une si haute perfection. Mais voilà cependant quel doit être le but de nos efforts. Après vous être donnés avec générosité au bon Dieu, travaillez donc à devenir de plus en plus pieux, obéissants, laborieux, charitables. C'est Jésus qui vous le demande, Jésus que vous recevez si souvent dans votre cœur. C'est Marie qui le désire, Marie cette douce enfant, dont la fête présente rappelle de si doux souvenirs, Marie, cette Mère du ciel, que vous aimez tant. Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

VI

REMERCIEZ, PROMETTEZ

Monsieur, Ma chère enfant,

Depuis que Dieu vous a appelés à l'existence, que de fêtes solennelles et joyeuses ont marqué les grands actes de votre vie chrétienne !

Ce fut d'abord le baptême avec ses gais carillons, les tressaillements de vos mères lorsqu'après l'accomplissement des rites sacrés on vous rendit à leurs embrassements, et surtout avec ses grâces purifiantes dont votre blanche toilette de baptisés n'était qu'un pâle symbole.

Quelques années plus tard, au sortir de l'enfance et au seuil de l'adolescence, ce fut cette fête du ciel qui célèbre la rencontre de l'âme avec Dieu, dans les joies ineffables de la Première Communion. Heure bénie dont le souvenir, même au déclin de la vie, fait couler des larmes de reconnaissance et d'attendrissement; ravissante vision d'enfants au front candide et pur, s'avançant vers l'autel au chant des cantiques, au milieu des nuages d'encens, des lumières et des fleurs.

Aujourd'hui c'est la fête des noces chrétiennes, fête charmante de jeunesse et d'avenir, fête toute sainte aussi dans laquelle le ciel s'incline et Dieu bénit. Vous m'avez invité à être le ministre de cette bénédiction. J'ai accepté avec joie et je viens vous apporter, avec mes vœux, mes prières, gage des meilleures grâces de Dieu pour le présent et pour l'avenir.

Que vous dirai-je pour traduire les sentiments qui doivent se trouver dans vos âmes à cette heure grave entre toutes ? Deux paroles très brèves : *Remerciez, Promettez.*

I

Remerciez. — Remerciez Dieu qui vous a préparés l'un pour l'autre, en vous donnant à l'un et à l'autre les mêmes influences d'éducation, les mêmes habitudes de vie, les mêmes tendresses de cœur et d'âme.

Que Dieu a été bon pour vous ! Il a placé votre berceau dans ces familles où la vertu et l'honneur sont héréditaires, où les enfants sont investis dès leur naissance de toutes les qualités de leurs ancêtres, où ils n'ont, pour orienter leur vie, qu'à suivre les traditions de ceux qui les ont précédés, qu'à se souvenir, qu'à regarder, qu'à imiter.

Souvent, dans des cérémonies semblables à celle qui nous réunit en ce moment, on se plaît à ouvrir les archives de famille et à citer les plus beaux noms qu'elles renferment.

Je serai discret, mais comment, si je me tourne de votre côté, ma chère enfant, ne pas vous féliciter d'appartenir à une famille dont les noms sonnent tous l'honneur et la dignité de la vie !

C'est votre grand-père, M. le Sénateur E..., qui a su se faire une place considérable, unique, dans l'industrie minière, mais aussi et surtout qui a gagné l'estime fidèle de ses concitoyens par sa modération, sa sagesse et son dévouement à la chose publique. Je sais l'affection que professait à son égard l'illustre évêque d'Arras, Mgr Julien. Du haut du ciel, en ce moment, je ne doute pas que sa prière ne s'unisse à la mienne pour demander à Dieu, en votre faveur, les grâces qui font les mariages heureux et saints.

C'est votre grand-père paternel, M. C..., qui a mérité la croix de la Légion d'honneur pour une vie de labeur infatigable et les services rendus à la Patrie aux heures douloureuses de l'invasion. Le ruban rouge qui orne sa poitrine est le douloureux symbole du sang versé par ses deux fils et un gendre aimé, pendant la Grande Guerre. Comment ne pas s'incliner bien bas devant de tels sacrifices ?

Enfin, ma chère enfant, — que sa modestie me le pardonne, — vous avez une si bonne mère ! Une bonne mère : comment trouver des expressions assez tendres, assez délicates, pour dire ce qu'est cette créature bénie, inimitable, composé de douceur, de tendresse, de dévouement, d'abnégation, qui vous est apparue auprès de votre berceau, pour mêler aux premières lueurs de votre intelligence le rayon de la foi et pour diriger vers Dieu les premiers élans de votre cœur? Privée de bonne heure de votre père qui était tout son soutien, votre mère s'est consacrée totalement à ses chers enfants. Vous lui devez ce qu'il y a de meilleur en vous : la foi catholique, le sentiment du devoir et de l'honneur, et enfin cette noble simplicité qui est la caractéristique des familles vraiment chrétiennes et vraiment françaises.

Quant à vous, Monsieur, vos racines héréditaires plongent dans cette terre de la noble et héroïque Belgique, qui toujours nous fut si chère et pour la-